

Anna

Olivier Roux

Novembre 2015

**PARIS POLAR
L'ASSOCIATION**

*Un vent lourd, puant suie et cadavre, gronde sur la route et me glace.
L'orage approche.
Manu Larcenet, Blast.*

Le chat...

Avant, c'était un chat. Avant de se faire écrabouiller. Il avait eu la force de se traîner hors de la route, histoire de ne pas se faire rouler dessus plus que de raison. Puis il avait terminé sa reptation, et l'une de ses vies, entre deux bacs à ordures ménagères. Des gros, verts, surmontés d'un couvercle marron et juchés sur des roulettes en caoutchouc noir. Avec le logo stylisé de la commune, collé sur le devant, désormais maculé d'une kyrielle d'éclaboussures grasses et visqueuses, qui n'en finissaient pas de dégouliner du bord du bac jusqu'à sa base, avant d'engluer le sol. Une sorte de mélange entre *For M* de Philip Guston et l'un des *Bacchus* de Cy Twombly. Ce genre de container postmoderne qui a le pouvoir de rendre une rue, une place, un village, une ville, franchement dégueulasses et de prouver notre incapacité durable à collecter et gérer nos déchets non recyclables.

C'était un chat devenu une masse poilue, difforme et suintante qui commençait à puer. L'odeur se mêlait au flot de celles dégagées par les détritrus en décomposition dans les rues.

Depuis que les éboueurs s'étaient mis en grève, presque deux semaines auparavant, la ville macérait dans un jus écœurant exalté chaque jour par une alternance anormale de chaleur paralysante, de vents violents et de fortes précipitations. Ce qui rendait particulièrement pénible le choix des fringues lorsqu'on devait sortir de chez soi le matin sans pouvoir rentrer avant le soir. Juillet ne démarrait vraiment pas comme d'habitude.

Pourtant le mois de juin avait été quelconque. *Dans les normales saisonnières*, avait dit Joël Collado sur France Info. Personne n'avait rien vu venir. Personne n'avait prévu un tel début de juillet dans la région. Chaque milieu d'après-midi, une masse nuageuse gris foncé, chargée d'électricité, venait former un plafond bas et orageux en plusieurs endroits du département. Le déplacement de ce conglomérat d'ombres nébuleuses était toujours accompagné d'une brise anodine, devenant au fil des heures une véritable

tornade sauvage, impulsive. Démente. La lumière rasante du soleil donnait aux rares coins de ciel non encore obstrués des tons bleu marine. Presque noirs. L'orage éclatait inévitablement, dans la nuit, vers deux heures. Agressif et rapide. Pas plus d'une heure en général, accompagné d'une pluie exubérante et chaude que les envoyés spéciaux des chaînes d'info qualifiaient de *torrentielle*, *diluvienne*, *abondante*, *apocalyptique* voire *dantesque* pour ceux qui avaient pris soin de télécharger une application « dictionnaire des synonymes » sur leur smartphone. Elle charriait les sacs éventrés et les immondices d'une rue à l'autre, elle ramollissait, avant de les aplatir, les merdes collées au goudron des trottoirs. Puis elle cessait aussi abruptement qu'elle avait commencé en même temps que les rafales se calmaient. Il n'y avait plus qu'à mesurer le niveau de l'eau dans les containers transformés en pluviomètres. Certains n'hésitaient pas à parler de véritables épisodes cévenols, en plein Pas-de-Calais.

Le matin, le soleil reprenait ses quartiers et s'acharnait à faire bouillir le bitume gorgé d'eau d'où s'évaporaient de fortes fragrances nauséabondes de chien mouillé.

Les autres...

Ce soir-là, quelques heures après que le chat s'était fait écraser, ils auraient dû se retrouver sur la grand-place du Marché pour le traditionnel « repas / bal populaire / feu d'artifice du 14 Juillet » organisé par le comité des fêtes, comme tous les ans.

Ils auraient dû manger une paella dans des assiettes en carton accompagnée de vin rosé, bon marché mais bien frais.

Ils auraient dû supporter les hurlements de la chanteuse à jupe courte et du chanteur à nuque longue du grand orchestre Akhenaton 2000. Ils auraient dû endurer les coups de boubou du batteur sourd, amplifiés au-delà du maximum admissible. Ils auraient eu droit aux *medleys* Goldman et Claude François, aux classiques du disco, à la série des années 80, aux paso doble, aux tangos, à *Mexicooooo Mexiiiiiiiicooooo* (pour les plus vieux), et à *Happyyyyyy* (pour les plus jeunes). Il y aurait eu l'instant Gipsy King où ils auraient tapé dans leurs mains en se prenant pour des gitans. Puis serait venu le moment racoleur avec Guesh Patti et Mylène Farmer où les quadragénaires mâles se seraient souvenus avec émotion des clips vidéo de l'époque d'avant Internet.

Ensuite les lumières se seraient éteintes, les fumigènes se seraient répandus au ras de la scène, des sortes de rayons lasers auraient convergé vers le milieu de l'estrade pour illuminer le seul, l'unique, le vrai sosie à postiche de Johnny, costumé d'une veste taillée dans une boule à facette : *Allumez le feu, allumez le feu...* C'était l'une des conditions imposées à l'orchestre. Le maire voulait ce morceau juste avant le lancement du feu d'artifice. Une sorte de clin d'œil artistique. Le sosie ne s'était pas fait prier.

Ils auraient dû... Mais la mairie avait préféré annuler « en raison des conditions climatiques défavorables », précisait l'affichette au format A4 sur la porte de l'hôtel de ville.

Privés de pain et de jeux ! Les autres n'en revenaient pas. Enfin, quoi, c'était le 14 Juillet quand même ! La fête nationale, merde ! Ça se fait pas de priver le peuple de sa garden-party.

Ça commençait à faire un peu trop. Que le dérèglement climatique fasse décongeler la banquise et bronzer les ours polaires passe encore, mais qu'il prive les honnêtes gens d'une bringue nationale, c'était vraiment insupportable. Putain de temps ! Putain de maire frileux ! Ah, ils sauraient s'en souvenir aux élections municipales, et même aux prochaines régionales, tiens !

Les bourrasques se renforçaient. Les nuages devenaient couleur charbon. Toujours le même scénario.

Alem...

Les premiers coups de tonnerre s'étaient fait entendre et le bateau s'était mis à tanguer. Alem avait trouvé refuge dans un petit voilier en polyester abandonné, sans nom. Un Tiburon de 1962 d'environ cinq mètres. En parfait état de délabrement. Délaissé en pleine forêt, à plus de cent cinquante kilomètre de la Manche, par son ancien propriétaire dont l'épouse en avait assez de le voir pourrir dans leur jardin, à l'endroit exact où elle voulait implanter une piscine pour les petits-enfants. Le mari s'était exécuté et avait attelé une dernière fois la remorque à son 4x4 pour aller échouer son navire dans un sous-bois d'arbres quelconques. Il avait fait disparaître

l'immatriculation et le prénom de sa femme, « Anna », qu'il avait inscrit à la peinture noire sur la poupe de l'insubmersible, au début de leur histoire. L'embarcation avait depuis perdu son safran et se cabrait, la proue en l'air et le cul par terre, en équilibre sur ses deux quilles latérales plantées dans le sol. Anna aussi avait mal vieilli. Elle avait rétréci. Ses idées et sa vision du monde avaient rétréci. À l'extrême.

Alem avait bataillé pour tendre une vieille bâche qui traînait sur le pont, en l'attachant au mât et aux différents câbles qui le maintenaient encore debout. Puis il s'était réfugié dans la cabine, en attendant l'arrivée du grain et en espérant ne pas en prendre plein la gueule.

Il avait allumé le poste de radio de poche qui l'accompagnait depuis son départ pour l'Angleterre. Après plusieurs voix criardes et dissonantes, il s'arrêta quelques instants sur celle, envoûtante, de Marie-Pierre Planchon qui annonçait, le plus posément et le plus calmement du monde, un avis de tempête sur les côtes des zones *Antifer, Tamise et Pas-de-Calais*.

Il ne comprenait pas assez le français pour se représenter les mots qu'il entendait. Par contre, il avait déjà essuyé pas mal de tempêtes avant d'arriver jusqu'ici et savait que ce qui se préparait au-dessus de sa tête n'allait pas être très sympathique.

Il déplaçait la molette de réglage des stations tout doucement, il naviguait entre les fréquences à la recherche de quelques sons qui contrasteraient avec la violence qui n'allait pas tarder à éclore au-dehors. Il transpirait de peur et ses doigts tremblaient comme s'il était en train de désamorcer une bombe. Il sursauta quand il entendit le chanteur d'Iron Maiden lui hurler *White man came across the sea, he brought us pain and misery... Run to the hills, run for your life...* Il continua la recherche, et s'arrêta sur un standard du blues diffusé dans une émission spécialisée. Il tourna le bouton du volume de la radio au maximum et enfouit sa tête dans la capuche de sa veste. Recroquevillé dans ce qui avait été à l'origine un sac de couchage, il attendait.

Un animateur à la voix rauque promettait du blues pour toute la nuit.

Entre deux riffs de guitare, Alem entendit comme des coups de marteau sur la coque. Il ne vit pas que des clous transperçaient la proue.

La bâche se souleva d'un coup et Alem se senti aspiré vers l'extérieur. Sa tête heurta le sol de l'habitacle.

Les autres...

Certains étaient finalement rentrés chez eux, d'autres n'avaient pas eu l'intention de passer le 14 Juillet devant la télé. Les rues étaient désertes. Ils ne sauraient dire aujourd'hui qui avait trouvé le chat au milieu des poubelles ni qui avait proposé d'aller le crucifier à l'avant du rafiot abandonné pour en faire une figure de proue. En tout cas, l'idée avait plu, ils avaient trouvé que cela avait un petit côté sacrificiel et que ça pourrait peut-être apaiser la colère du ciel. Et puis ils pourraient profiter d'être dans la forêt pour faire éclater quelques pétards en l'honneur de la nation.

Depuis que l'un d'entre eux l'avait trouvé en promenant son chien dans les bois, le bateau était devenu l'endroit où ils avaient pris l'habitude de se regrouper pour boire des bières, les pisser dans la foulée, et vomir leur haine.

Les phares de leurs 4x4 illuminaient la scène. Les éclairs se succédaient sans répit. Ils étaient venus clouer un chat sur un vulgaire radeau et le ciel leur offrait un Noir qui s'était réfugié chez eux, dans leur repère, leur antre.

Alem, le visage et le corps tuméfié, en sang, était attaché au mât du voilier. La foudre semblait les encourager. C'était le moment, le moment d'allumer le feu. Ils ne raisonnaient plus. Ils n'écoutaient que leur fureur, attisée par le discours fanatique du vent dominant. Et le vent, ça s'infiltrait dans le cerveau par les oreilles et ça rend con, plus qu'on ne l'est d'ordinaire.

L'un d'eux remonta à bord vider deux bidons d'essence au pied du mutin. Il eut juste le temps de descendre avant que les autres ne commencent à jeter leurs pétards dans le bateau. Alem consacrait ses dernières forces à hurler. Le cri de la tempête hystérique l'accompagnait.

Ils l'avaient, leur fête nationale.

Le front, le front nuageux, devenait effervescent, explosif. La pluie n'allait pas tarder à s'abattre, mais en attendant, le feu excité par le souffle du vent avalait Alem et « Anna ».